

CHRISTOS
CHRYSSOPOULOS

LA TENTATION
DU VIDE

SHUNYATA
(mutus liber)

roman traduit du grec
par Anne-Laure Brisac

ACTES SUD

À Déma.

*I must Create a System
or be enslaved by another Man's.
I will not Reason and Compare:
my business is to Create.*

WILLIAM BLAKE,
Jerusalem, f. 10. 20.

LES ÉVÉNEMENTS DE
WILLIAMSTOWN
OU
L'HISTOIRE

20 mars 1951. Rien de particulièrement notable ne se produisit dans la tranquille bourgade de Williamstown, sur la côte Ouest. Et si un événement inédit marqua cette soirée-là, ce fut sans aucun doute celui qui se répéta à quatorze reprises dans le secret de onze demeures de la ville, entre les parois de chambres d'adolescents à l'étage. Mais personne ne se rendit compte de quoi que ce soit – avant le lendemain matin.

Le chanteur préféré de Williamstown était Perry Como. L'automobile dont rêvaient la plupart des habitants de la ville était une Cadillac, mais c'était plus souvent un pick-up Dodge que les garages abritaient.

On aurait du mal à qualifier Williamstown de ville riche. Tout juste pourrait-on dire – et encore, en étant indulgent – qu'elle était née sous d'heureux auspices. Elle s'étendait sur un petit territoire assez fertile, la Williams Valley, et bénéficiait de la brise fraîche du Pacifique. Si l'on voulait vraiment la comparer à une femme (comme cela se produit souvent quand on parle d'une ville), il faudrait recourir à la figure archétypale, rassurante et amène de la mère américaine.

Williamstown se trouvait sur l'avant-dernière marche de sa jeunesse. Déjà les premières rides marquaient son visage lisse. Les enseignes en métal des boutiques de la rue commerçante commençaient de se ternir. Leurs couleurs prenaient la teinte blême des chambres d'hôpital. Celle du bureau de poste s'était décollée de son piton métallique et se balançait au vent en grinçant. La pancarte de la quincaillerie de Jonathan Wiggle était couverte de rouille depuis des années, mais Jonathan refusait de la remplacer. La rouille s'harmonisait bien avec les articles en fer-blanc exposés dans la vitrine. Petit à petit, la ville vieillissait. Le juke-box au *diner* de Joe renfermait quelques 45 tours que l'on n'écoutait plus que rarement. Les tables en formica étaient couvertes de griffures et de rayures. Quelqu'un avait gravé au canif sur le dos d'une chaise : "Tim – 1938". Les chopes de Joe avaient subi les ravages du goupillon et de sa brosse dure. Jour après jour, le temps couvrait de sa patine la salle silencieuse. Le nickel de l'antique boîte à serviettes en papier était éraillé – là où frottait le pouce des clients quand ils attrapaient les petits carrés de papier.

Mais c'était Williamstown tout entière qui prenait de l'âge. Les salles de lecture couvertes de boiseries de la bibliothèque municipale étaient devenues sombres et les rares livres récemment acquis éclairaient ici et là les étagères de leur blancheur, à côté des volumes jaunis de *Moby Dick* et de *La Lettre écarlate*. Les bancs du jardin public étaient dotés de piétements ouvragés de forme arrondie. On ne fabriquait plus de tels chefs-d'œuvre. La rouille, cette marque du temps, s'était immiscée dans les moindres recoins de la ville. Sur les ferrures de la porte de la petite

auberge Alice McInn. Sur la poignée de la boîte aux lettres à l'entrée du lycée. Sur la corbeille à papier de la salle d'attente de la mairie. Sur le fermoir du cartable en cuir du révérend Brown. La rouille, cruel et indécidable témoin, dévorait les recoins les plus secrets de Williamstown. La ville avait aussi, naturellement, son service de pompes funèbres, tenu par Edgar Hamner : "Depuis 1900." Williamstown se laissait aller.

Cette humble communauté avait reconstitué son arbre généalogique – une entreprise plus facile pour les Américains que pour d'autres. Des débuts modestes. Les premiers colons s'étaient installés dans la petite baie durant l'été 1869. La guerre civile avait pris fin quatre ans auparavant. Le chef du village était James Abraham Garfield, inconnu par ailleurs. La nation n'en était qu'à ses débuts. C'est à cette époque que Ian Williams – "The Scot" – amena en ces contrées sa nombreuse famille. Faisant fi de toute pudeur, fidèle ainsi à ses ancêtres, son premier geste fut de baptiser l'endroit de son nom : la Williams Valley était née.

Le clan, réuni autour de son patriarche, était parti de Virginie pour aller s'établir dans les terres nouvellement conquises de l'Alaska, mais il n'atteignit jamais sa destination. Avec une décontraction tout écossaise, Ian Williams décida que sa lignée devait s'établir dans ce petit coin perdu de l'Oregon. C'est ainsi que naquit Williamstown, et la ville poursuivit tranquillement sa destinée puritaine, rêvant de prospérité et respectant avec la plus grande rigueur son austère morale protestante. Elle grandit à l'écart du chaos du monde, qui lui parvenait après coup, en une lointaine clameur. Elle n'eut à endurer aucun

revers de fortune ni événements marquants. La mémoire collective de la troisième génération n'a retenu que deux épisodes venus bouleverser sa vie tranquille.

Le premier émigré arriva dans cette contrée reculée en 1907. C'était un Italien timide. Un pauvre hère qui eut la chance de vivre de bout en bout le rêve américain. Tous les habitants se sentirent si flattés qu'un inconnu, venu de l'autre bout du monde, ait mis toutes ses espérances en leur cité, qu'ils lui réservèrent un accueil extrêmement chaleureux, à la limite de l'obséquiosité. Ils l'installèrent dans l'auberge d'Alice. La ville tout entière se sentit tenue de le gratifier de dons : Bob Mayer lui cousit un costume du dimanche, Jonathan Wiggle lui fournit deux bleus de travail (même si le pauvre Italien effrayé n'eut pas besoin de travailler avant deux mois). Toutes les maisons ouvraient leur porte à l'hôte de Williamstown. Il était convié à toutes les tables. Il fut tenu de raconter ses aventures des dizaines de fois (avec quelques libertés par rapport à la vérité) et tous étaient désireux d'écouter son sabir anglo-italien. La classe de CP de l'école communale organisa une petite fête en son honneur quand le maire, Ian Williams Jr, décida que le nouvel arrivant devait avant toute chose apprendre les rudiments de la langue anglaise. Il n'eut même pas besoin de modifier son nom. Même si cela prit un peu de temps, tous s'appliquèrent à prononcer correctement *Giovanni Pierluigi Parabosco*. Et quand, des années plus tard, Giovanni ramena sa fiancée en Amérique, Williamstown inaugura un *delicatessen* italien bien avant que ce genre de commerce ne devienne populaire dans les grandes villes : le Dante's. Giovanni avait

posé le pied pour la première fois à Williamstown le 8 avril 1907. Un moment important dans l'histoire de la ville.

Le second événement marquant de la vie locale est postérieur. Toute ville doit surmonter plusieurs obstacles pour parvenir à maturité et pouvoir contempler l'horizon qui s'ouvre devant elle en toute confiance. Dans le cas de Williamstown, la solidité des habitants fut mise à l'épreuve à l'été 1938, alors que la crise de 1929 était passée et que l'euphorie était revenue. Le 12 août, le garage d'Ellis Bean fut ravagé par un incendie. Les habitants eurent beau faire tout leur possible, la ville fut frappée de plein fouet. Impuissants, ils regardaient le hangar embrasé et la Chevrolet de l'instituteur, qui ce jour-là était venu faire réviser son véhicule. Mais ce n'est pas tant cet événement qui marqua durablement les esprits que, le 4 du mois suivant, l'arrivée sur la place principale du bourg d'une pompe à incendie d'un rouge rutilant, venue tout droit du meilleur atelier de Detroit. Pour lui rendre l'honneur qui lui était dû, on la surnomma la "pompe Ellis Bean", tandis que l'infortuné garagiste était désigné responsable de l'engin à vie. Par chance, il n'eut jamais besoin de s'en servir. Il se contentait de la sortir une fois par an dans les rues de la ville pour le défilé du 4 Juillet.

Ces deux événements, insignifiants aux yeux de beaucoup, firent date dans l'histoire de Williamstown. Et pourtant, cette petite ville avait été le berceau de jeunes gens remarquables. Même si le nom de Williams est encore très courant dans la région, les trois hommes les plus célèbres de Williamstown (si l'on fait exception de son fondateur) portaient

chacun le nom de Manning. La ville comptait trois héros, tous membres de cette famille. Il faut reconnaître que celle-ci s'était illustrée par une longue série de hauts faits (chez les Manning, les hommes étaient tous des aventuriers casse-cou et ardents au combat), mais cette coïncidence eut pour effet de produire chez les habitants un sentiment bizarre, car les hommes valeureux, ce n'était pas ce qui manquait dans la ville. Toujours est-il que les Manning n'usurpaient pas leur position dominante parmi les personnalités marquantes de Williamstown. Darsey Manning, le patriarche, s'était distingué lors de la guerre de 1898. Il revint à Williamstown avec un œil et une côte en moins, non sans avoir réussi à éliminer un bataillon de fantassins espagnols. C'est grâce à lui que la famille Manning eut l'honneur de recevoir ses premières médailles. Une stèle fut dressée en son honneur sur la place centrale. Son fils aîné connut une gloire encore plus grande, même si sa destinée fut plus tragique. Il revint en février 1917 entre quatre planches, transpercé par une baïonnette allemande sur un champ de bataille de la guerre qui faisait rage en Europe. Pete Manning, pris d'un accès de démence, s'était jeté dans une tranchée ennemie et avait atterri sur la baïonnette d'une sentinelle allemande qui, gagnée par le sommeil, s'était affaissée contre son arme. Le sacrifice, tout inutile qu'il fût, reçut les honneurs qui lui étaient dus. Une stèle fut dressée en l'honneur de Pete devant la mairie. Son frère cadet, Mike Manning, ne choisit pas la carrière militaire. Il mena une vie paisible à Williamstown et fut le seul de la lignée à pouvoir être décoré sain et sauf et sans dommage. Lors d'un voyage à New York, à l'automne 1933, il fut par hasard témoin

d'une scène qu'il décrivit ensuite à la barre du tribunal : la livraison d'une grosse cargaison de caisses de whisky de contrebande à un club de la 32^e Rue. Grâce à sa perspicacité, l'un des puissants chefs de la pègre fut jeté en prison et Mike, homme intrépide comme tous les Manning, s'en retourna à Williamstown avec, épinglées sur le revers de sa veste, les décorations de la police et de la Ville de New York. Une stèle fut dressée en son honneur devant la maison familiale.

Voilà l'histoire de Williamstown, à la vérité bien peu digne d'être racontée. Mais toute modeste et terne qu'on se la représente, ces hommes et ces femmes conservateurs et naïvement confiants dans la vie avaient plus d'une raison d'être fiers de leur ville. Fiers de leurs petites rues, de leur place circulaire plantée de grands chênes avec ses bancs en bois vermoulu et aux pieds ouvragés. De leur église d'un blanc immaculé avec ses stalles obscures et son clocher élancé telle une épée. De leur salle des fêtes avec son vieux parquet qui crissait en cadence au son des instruments sous les pieds des couples de danseurs, lors de la fête de l'Eucharistie. Fiers de leurs trottoirs qui se couvraient de feuilles mortes jaunies à chaque automne. Des tailleurs du dimanche amidonnés des femmes et des robes à smocks des petites filles. De la citronnade glacée qu'on servait l'été. De leur proximité qui leur permettait de s'appeler les uns les autres par leur petit nom. Et de leurs modestes réalisations : l'école qu'ils avaient construite de leurs mains, la bibliothèque. Fiers de leur scierie. De la tranquillité dont ils jouissaient, du calme, de la paix, de la béatitude, de la stabilité. Et même de l'ennui, de la tristesse, de l'impatience, peut-être aussi de l'angoisse

ou du découragement, du renoncement et du malheur. Telle était Williamstown, jusqu'au soir du 20 mars 1951.